
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

IAMBES.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE G. DOYEN,
RUE SAINT-JACQUES, N. 38.

IAMBES

PAR

AUGUSTE BARBIER.

PARIS.

URBAIN CANEL ET AD. GUYOT,

RUE DU BAC, N. 104.

1832.

PRÉFACE DES ÉDITEURS.

Nous vivons, on l'a dit depuis long-temps, dans une époque de transition et de passage. Les œuvres de l'esprit portent nécessairement l'empreinte de cette maladie morale qui s'est emparée de l'Europe.

Vers quel but les sociétés se dirigent-

elles? Derrière nous, des ruines; devant nous, une obscurité impénétrable. Dans le présent une inquiétude mortelle. Des religions tombent; d'autres religions se forment ou veulent exister. La confusion des opinions politiques et littéraires est à son comble. Les vices d'une vieille monarchie pèsent sur nous, le souvenir de quarante années orageuses a laissé dans les âmes un dégoût profond des expériences politiques. On est fatigué même de scepticisme; et si l'énergie des crimes semble manquer à la société qui nous environne, elle s'entache

de tous les vices indolens qui naissent de l'apathie et de l'ennui.

Dites-nous, en effet, vous qui n'avez pas vécu au fond d'une retraite ou dans la poudre des livres, si une corruption qui semble incurable, une gangrène profonde ne se cachent pas sous l'enveloppe brillante de nos mœurs. Voyez Paris en observateur; et mesurez ce qu'il y a de boue dans cet égout du monde; d'épuisement dans cette débauche; de raffinemens impudiques dans ces efforts de l'art dramatique; de cœurs

gâtés et flétris sous la soie et la bure; de races sauvages parmi cette population si active, si spirituelle, si parée, si polie. Contemplez tout cela, non pas à la surface, mais au fond; non pas pour reproduire en des tableaux de boudoir quelques attitudes de salon, mais en philosophe, en ami de vrai et de l'honnête. L'épouvante vous saisira.

Il est arrivé, qu'un jour cette population civilisée, ardente, pleine de passions et de vices, accessible aux grandes idées, attaquée dans ses penchans, dans ses opinions, dans

son avenir, dans son amour-propre, s'est levée comme un seul homme contre l'agresseur imprudent qui était son roi. Alors, elle a secoué son indolence, et, sans songer au vaudeville, aux cafés et aux maisons de jeu, elle a pris le fusil et la hache. Le trône a croulé. Le surlendemain chacun se retrouvait à sa place. A la race de héros succédait la race de Paris.

Une âme de poëte a été frappée de ce spectacle. Après cette révolution de Juillet, révolution toute bourgeoise, résultat des

craintes éprouvées par les intérêts menacés, le poète, jeune encore, a vu toutes ces ambitions à nud, toutes ces vanités inquiètes se jeter haletantes à la poursuite des nouvelles faveurs que devait prodiguer un nouveau pouvoir. Quel spectacle! Quelle révélation!

L'intuition poétique, qui dans un seul incident découvre un monde, révéla au jeune poète le mal intérieur qui nous ronge. Le retentissement de cette sensation a été un hymne, un anathême, une imprécation,

un sublime cri de rage. M. Barbier a fait la *Curée*.

A peine ces Iambes ont-ils paru dans la *Revue de Paris*, recueil où plusieurs jeunes talens se sont si puissamment développés, on a reconnu le grand poète. Cette indignation honnête s'est propagée. D'autres recueils, la *Revue Britannique* entr'autres, ont reproduit la redoutable invective.

Nous offrons au public une série d'œu-

vres dictées par le même sentiment, inspirées par la même muse. Comme dans la Curée, c'est encore cette nudité mâle de pensées et d'images, ce dédain de toutes les formes convenues, ce rejet de tous les haillons dorés de la rhétorique. Comme dans la Curée, il y aura ici des idées qui épouvanteront les esprits timides, des mots qui effaroucheront les oreilles chastes.

On se demandera encore comment il s'est trouvé quelqu'un d'assez courageux pour dire ces choses ; et les hommes qui voyent

d'un œil sec les misères sociales, d'un front calme ses dépravations cachées ; ceux qui ne passent à travers ce limon impur que pour y plonger leur bras et y chercher de l'or; ceux qui s'en amusent comme d'un spectacle ; ou ceux qui croyent aux mœurs partout où il y a des églises, à la vertu partout où il y a des juges, à la probité partout où il y a des gendarmes ; hommes frivoles qui ne voient pas nos grandes villes dans leur réalité ; hommes vicieux qui en exploitent les vices; reprocheront à l'auteur la témérité avec laquelle, déchirant tous les voiles, il

montre à nud cette plaie sanglante, purulente et infecte.

Ensuite, les habitudes littéraires sont frivoles. On dit au poète « *Amuse-nous;* » et il amuse son public. Il devient le baladin de la pensée et le saltimbanque de la métaphore. Que vient faire celui-ci, avec sa voix grave, sa colère ardente, et ces larmes d'indignation qui ruisselent sur ses joues! Qu'il nous amuse, au lieu de nous juger!

A voir, au milieu des tours de force plai-

sans ou bizarres dont la Littérature européenne s'occupe aujourd'hui, ce poète armé de la massue, vous diriez un athlète sans draperies, entraîné tout-à-coup dans un cirque de Théâtre, parmi des danseurs couverts de paillettes, et étincelans d'or faux.

L'audace d'une telle tentative ne manquera pas d'être en butte à quelques accusations, que l'on peut examiner sous deux rapports, sous celui de la morale et sous celui de l'art.

La morale de l'art n'est point celle des salons. Cette dernière est soumise aux convenances, et vassale des usages. Elle respecte la pudeur naïve des jeunes vierges; elle impose à ceux qui font partie de la société, la loi d'une décence continue dans les paroles et les actions. Elle bannit du cercle domestique ces équivoques hardiesses qui vous charment dans Rabelais et dans Sterne, et qui, sous une grossièreté apparente, cachent un bon sens inexorable. Elle exile des salles où l'on se réunit, non-seulement ces Priapées que la verve Hellénique

inventa dans sa fougue, mais ces statues antiques dont la nudité grandiose et la beauté sans voile sont pures et chastes comme la nature.

La morale de l'art a sa chasteté d'une autre espèce. Elle s'élève au-dessus des convenances, non par un caprice de libertinage déhonté, non pour braver ou blesser ce que l'on respecte, mais pour atteindre une moralité plus haute. L'art ne s'adresse pas exclusivement aux vierges pudibondes, aux jeunes gens qui ne connaissent

des passions que leur attrait, des vices que leur séduction. L'art (et sous cette dénomination, nous comprenons à la fois le génie qui reproduit la nature par des couleurs, des sons et des mots), l'art a une destination plus élevée. Il parle aux siècles : et les siècles n'ont pas d'âge ni de sexe. Il domine les temps. Il gourmande ou punit les sociétés dont il est tour-à-tour l'organe et le maître. Il crée l'Hermaphrodite antique, cette sublime réalisation de la pensée platonique ; et n'est point obscène. Il jette dans Aristophane les expressions voluptueuses ou grossières :

et n'est point impur. Il s'empare de l'homme et de la nature, et sculpte dans le marbre tous les types de la beauté, la Vénus et l'Apollon, l'Hercule en repos et le Gladiateur, sans reculer devant les lois d'une convenance qu'il dédaigne. Ceux qui ont rabaissé l'art au niveau des convenances sociales, ont empiété sur ses pouvoirs et offensé la majesté de son empire.

Si vous voulez juger sa moralité, c'est le fond même de sa pensée que vous devez consulter. Voyez donc si l'auteur de la Vé-

nus pudique l'a fait jaillir d'une imagination équivoque; demandez à Machiavel, si dans sa Mandragore, comédie si admirable, il a voulu plaire à quelques esprits lubriques, ou présenter le danger de l'hypocrisie religieuse dans son plus vif relief; examinez si Gœthe, en représentant une jeune fille de treize ans dévorée d'une passion ardente qni la tue, a prétendu offrir pâture aux imaginations dépravées. Examinez non les paroles même de Gilbert et de Juvénal; non les expressions crues et inexorables dont il se servent, mais leur

intention secrète. Vous les jugerez en suite.

Il arrive donc trop souvent de confondre sous des titres identiques des choses très-différentes. Le cynisme, qui éveille les passions et se constitue le flatteur et l'esclave des voluptés brutales, qu'a-t-il de commun avec cette franchise du discours qui nomme toute infamie par son nom, et fait rougir le vice en lui montrant son image? Pétrone, qui rédigea dans un roman étincelant d'esprit les débauches du palais de Néron, ne ressemble point au Juvénal qui, armé d'une

indignation véhémente, flagella d'un vers sanglant Rome déchue, cette grande prostituée du Capitole. La muse dans ces tems de corruption s'arme d'impudeur. Tandis que les rhéteurs, comme Martial et Stace, jouent avec le crime et l'ornent de guirlandes, l'homme honnête doué de génie descend jusqu'à l'office de bourreau ou plutôt s'élève jusqu'à cet emploi. Ne vous étonnez plus alors d'entendre Perse répéter les paroles qui retentissent dans les mauvais lieux, Juvénal détailler les débauches de Messaline, Tacite nous dépeindre l'inceste

sous ses plus vives couleurs; les paroles qn'ils emploient sont révoltantes : leurs pages sont vertueuses. Ils ne ressemblent pas à Suétone, raconteur ingénu et fidèle de tout ce qui s'est passé d'infâme dans le palais des Césars, ni à ces poètes du Bas-Empire qui avaient des épithalames prêts pour tous les affranchis, des louanges pour tous les délateurs, des apothéoses pour tous les eunuques de la cour.

Gardons-nous donc bien de condamner, sous le nom de cynisme, la manifestation

d'une âme plus énergiquement honnête et d'une indignation plus véhémente. Souvenons-nous que la faiblesse élégante de Dorat et de Pezay voilait, sous les atours d'une coquetterie raffinée, et cachait une corruption véritable, et que la sauvage franchise de Gilbert était amère sans doute, féconde en mots hasardés, prodigue de couleurs puisées dans la lie des capitales, mais intimement pure et véritablement chaste.

Voilà ce que nous pensons, sous le rapport moral, des prétendues témérités du

poète; elles sont chastes et décentes à nos yeux. Si cette muse répète par dégoût et avec douleur, les mots obscènes qu'elle a entendus, les cris sortis du sein des villes, si elle a des paroles inouïes et des images qui font frémir; c'est qu'elle veut en faire honte à cette civilisation qui donne de tels fruits et qui, étalant au soleil son manteau broché d'or, croit cacher à tous les yeux ses corruptions intimes et secrètes.

Sous le rapport de l'art, la question change de face. Ce n'est plus la pudeur qui

se révolte; c'est la délicatesse du goût qui demande compte au poète de l'hyperbole et de l'invective, du mot grossier traversant son harmonie, comme un sifflement jeté à travers les accords de la lyre. C'est l'habitude académique, et le penchant pour les mots sonores qui se courroucent contre cette intrépide nudité du langage. Il convient d'examiner ces accusations.

Pour renouveler une poésie qui se mourait, une littérature appauvrie, on a tout essayé dans ces derniers tems; point de ten-

tative que l'on n'ait faite pour ressusciter la muse qui paraissait morte; on l'a dépouillée tour à tour de ses draperies helléniques et du costume élégant que le siècle de Louis XIV lui avait prêté. La mythologie chrétienne, l'histoire féodale, les costumes des peuples étrangers ont été consultés tour à tour. On a secoué la poussière des vieux volumes comme les magiciens ouvraient les tombeaux pour y chercher les secrets de la vie et découvrir dans les débris des morts, les élémens de la flamme vitale dont ils voulaient s'emparer.

Il ne nous appartient pas d'apprécier les talens remarquables qui se sont développés, ni de les classer comme la critique jugeuse a coutume de le faire. L'ode, le drame et le roman, animés d'une vigueur nouvelle, ont produit des fruits éclatans; mais ce que l'on n'avait pas encore tenté, c'était la vérité nue; c'était l'expression naïve et franche de la pensée. Telle est la spécialité, le caractère original des poésies de M. Barbier. Cette originalité est devenue plus frappante encore par la nature même des méditations et des tableaux que l'auteur a choisis. C'est en face de

l'enfant de Paris, misérable qui chante, qui rit, qui se bat, qui vole, qui plaisante, race étiolée et appauvrie, race héroïque au jour du danger; c'est en face de la scène souillée d'immondices; c'est en face des bassesses populaires et courtisanesques; c'est devant tous ces affamés de gloire et d'honneur, devant toutes nos prostitutions morales, politiques, littéraires, devant nos carrefours où une police immorale fait surveiller des bandits par des bandits, que le poète a écrit ces vers. Sa muse eût-elle exprimé le dégoût dont tout cela la nous pénètre, eût-elle tonné

sur ces misères, si elle avait usé de la réticence et de la périphrase, si elle avait conservé une pose académique et convenue, une lyre, de l'encens et des fleurs, si elle avait chanté son hymne sous les guirlandes de la rhétorique? non certes; et jamais meilleure et plus puissante occasion ne se présenta d'introduire la vérité dans la poésie.

LA TENTATION,

POÈME.

LA TENTATION.

POÈME.

Un jour que je marchais triste par la campagne,
Un Esprit m'enleva sur la haute montagne
Où, sous le doigt de Dieu, la sainte arche de bois
Prit terre, et s'arrêta pour la première fois.

C'était le mont Arar. — Quand je fus sur le faîte,
L'Esprit me fit alors lever ma jeune tête,
Et m'appela d'un nom qui jamais sous le ciel
Ne s'était échappé des lèvres d'un mortel.
Il me nomma poète, et soudain, à ma place,
Je fus illuminé des éclairs de sa face.

Comme un homme se tient debout dans son manteau,
Il était devant moi, jeune homme blanc et beau,
Appuyé sur le bout de deux ailes pendantes,
Qui de chaque côté, longues flammes ardentes,
Descendaient jusqu'à terre et lui couvraient le pié;
Et moi, contre son sein fortement appuyé,
Je cherchais de mon mieux à me tenir à terre,
Car le vent qui soufflait sur le mont solitaire

Me mettait tout le corps sans cesse en mouvement,
Et me faisait flotter comme un long vêtement.

Or l'Esprit de sa droite abaissa ma paupière :
« Poète, me dit-il, vois-tu de cette pierre
Ces immenses déserts et de sables et d'eaux
Où gisent çà et là, comme des grands troupeaux,
Les flancs ronds et noircis de mille Babylones?
Vois-tu ce vaste amas de tours et de colonnes
Qui rampent sur le sol ou montent dans les cieux;
Ces superbes débris, calmes, silencieux,
Qui composent autour de la roche où nous sommes
Toute la fourmilière où s'agitent les hommes?

Eh bien! je te dirai, si tu veux être à moi,

Les choses de la terre et leur secrète loi;
Je te dirai la main qui, dans ces larges sables,
A répandu ces tas de villes périssables;
Je te dirai comment se font les nations,
Où s'en va le torrent des générations
Qui sans cesse ici bas se poussent et s'écoulent;
Je te dirai le mot des empires qui croulent;
Et tu verras en plein le dessous des grandeurs
Et le vaste néant des humaines splendeurs.

Car je te lancerai par le monde et les villes,
Non comme un chariot rempli de choses viles,
Mais comme un de ces chars aux grands axes de feu
Qui jettent aux cités les Envoyés de Dieu;
Tu seras mon prophète et sur toute ta face

J'apposerai mon sceau qui jamais ne s'efface;
Je te ferai plus haut que le trône des rois,
J'alongerai tes pas, j'élargirai ta voix,
J'y mettrai l'harmonie et la grâce qui touche,
Et partout suspendrai des peuples à ta bouche. »

Alors l'Esprit se tut. Comme une harpe d'or,
Sa grave et belle voix vibra long-temps encor;
Et moi, triste et pensif, emplissant mes oreilles
Des flots de sa parole abondante en merveilles,
J'étais comme un enfant qui, la coupe à la main,
Craint, avant d'avoir bu, l'amertume du vin.
J'hésitais à répondre, et toute ma poitrine
Résonnait aussi fort que la vague marine;
Et, le front incliné, je murmurais tout bas :

Qui que tu sois, Esprit, oh! ne me tente pas.

L'Esprit sans me répondre une seule parole,
Pousse du pied la terre et voilà qu'il s'envole,
Et voilà qu'avec lui, dans son aile enfermé,
Je plane sur le creux d'un volcan enfumé,
Et voilà que d'en haut j'entends sa voix sublime
Me crier : « O mortel, penche-toi sur l'abîme. »
Alors je me penchai lentement pour y voir;
Mais mon œil tout au fond ne vit rien que du noir,
Et je n'entendis rien dans le gouffre sonore
Que la voix de l'Esprit qui me parlait encore.

Sois à moi, sois à moi! nous plongerons au fond,

Car je sais, ô jeune homme, en ce gouffre profond,
Je sais un vieux damné des premiers jours du monde;
Si tu veux être à moi, par cette route immonde
Je te mène à la pierre où cet antique mort,
Comme un vieillard pensif qui jamais ne s'endort,
Accroupi sur le plat de ses cuisses arides,
La tête entre ses doigts décharnés et livides,
Fait sa damnation avec tranquillité,
Et comme ayant à soi toute l'éternité.

Et là, sans arrêter son infernale fièvre,
Je lui ferai pour toi mouvoir sa rude lèvre;
Et lui, passant la main sur son crâne pelé,
Comme un homme en sursaut qui s'éveille appelé,
Ce vieux mort te dira ce qu'il faut de souffrance,

De supplices sans fin, de maux sans espérance,
Pour tirer de deux yeux toujours secs et béans
Une chétive larme au bout de deux mille ans;
Ce qu'il faut de péchés afin que Dieu vous damne,
Et que la douleur vienne à vous rider le crâne.

Alors, alors, poète à la bouche de fer,
Tu pourras bégayer quelques mots de l'enfer,
Tu pourras, au retour de ton voyage étrange,
Redire les douleurs du ténébreux archange,
Devant la tourbe humaine entre-bailler le lieu
Qui l'attend au sortir de la face de Dieu.
Car parmi les vivans, toi seul, poète austère,
Tu sauras ce que c'est, comme on dit sur la terre,
A l'aspect d'un lépreux sur sa couche enchaîné,

Tu sauras ce que c'est que souffrir en damné.

Je ne répondis rien. Soudain coupant la nue
Qui voilait à mes yeux une crête chenue,
L'Esprit, sur sa grande aile appuyé de nouveau,
Dirigea son essor vers le plus haut plateau.
Là, sous mes pieds tremblans, la terre vaste et sombre
Comme un plomb dans la mer parut plonger dans l'ombre;
Je ne vis plus la terre; et dans l'air suspendu,
Comme au faîte des cieux un jeune aigle perdu,
Le ciel, sur mon front pâle et ma tête en démence,
Comme l'arche d'un pont jeta sa courbe immense.

Je n'avais que du ciel de l'un à l'autre bout,

A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout,
Du ciel, toujours du ciel, pour contour et pour cime,
Du ciel pour horizon et du ciel pour abîme;
Si bien que sur la roche où j'étais transporté,
On aurait dit, à voir l'Esprit à mon côté,
Deux enfans égarés des phalanges divines,
Qui le soir, oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du ciel égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas.

Or l'Esprit incliné sur mon pâle visage,
Me peignait de l'Éden le riant paysage.
Quel bonheur, disait-il, d'être un beau séraphin,
D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin!
Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hirondelle,

De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
De monter, de descendre, et de voiler son front,
Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine !

Quel bonheur ineffable et quelle volupté
D'être un rayon vivant de la divinité;
De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre à chaque instant de leurs brillans réveils
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils!
Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes!
Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,

Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux!

Puis il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idôlatrie,
Le plus doux qui, tombé des montagnes du ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel,
Nom céleste créé du sourire des anges
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges:
Marie, ô nom divin, étoile du pécheur,
Rose du paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde et qui révèle aux ames
La femme la plus belle entre toutes les femmes!

Alors, à ce doux nom je croyais voir soudain,

S'entr'ouvrir à mes yeux le céleste jardin,
Je croyais voir au cœur de son troupeau des saintes,
De ses enfans vêtus de lis et d'hyacinthes,
Et de ses beaux vieillards, la reine du saint lieu,
Avec son voile blanc et son grand manteau bleu,
Marie au pied du Christ, dans sa pose modeste,
Relevant vers le ciel sa paupière céleste,
Et regardant son fils avec un triste amour,
Comme craignant encor de le reperdre un jour.

Mais plus l'Esprit parlait, et plus sa face claire,
Comme fait le soleil au moment qu'il éclaire,
S'allumait, et prenait de nouvelles splendeurs.
Ses deux yeux étoilaient en de saintes ardeurs;
Puis son corps se levait, et, plus blanc que la neige,

Vaguait sur le rocher comme un morceau de liége;
Puis du bout de ses pieds il balayait le sol;
Et comme l'oiseau près de reprendre son vol,
Il se penchait au vent, et de ses chaudes ailes
Faisait pleuvoir dans l'air des milliers d'étincelles.

On eût dit, à le voir dans ce balancement
Qui l'entraînait toujours au creux du firmament,
Daus cette impatience à rejeter la pierre,
Et nager tout à l'aise aux champs de la lumière,
Quelque pauvre exilé, dès long-temps sans espoir,
Qu'on rappelle au pays, et qui va le revoir;
Qui, plein de l'air natal, et le front tout en nage,
En hâte jette là son bâton de voyage,
Et se suspend au tronc du quelque figuier mûr,

Pour embrasser des yeux son chaume et son vieux mur.

Pour moi, je n'entendais que la sainte harmonie
Et les pieux concerts de la race bénie;
Il me semblait ouïr tous les chœurs du saint lieu
Chanter d'un même accord : *Hosanna!* gloire à Dieu!
Et tous ces chants divins de la cour bienheureuse
M'arrivaient aussi doux qu'une voix amoureuse,
Et m'enivraient les sens comme un baume de fleurs;
Et je disais tout haut, à travers mille pleurs,
Toi qui veux remonter à la voûte éternelle,
Oh! sans moi ne pars pas, ou prends-moi dans ton aile.

Et puis, comme un enfant qui fait ses premiers pas,

Je le priai des yeux et lui tendis les bras...
Mais l'Esprit tout d'un coup me parut un autre être.
L'ange et ses blancs rayons venant à disparaître,
Alors je ne vis plus qu'un archange hautain
Dont la face fumait comme un feu mal éteint.
Je reconnus Satan... Et ma peau devint rêche
Comme celle d'un chien sortant de l'onde fraîche;
Le frisson sur mes os la roula par trois fois,
Et je me revêtis d'un grand signe de croix.

Puis je criai : Béni soit l'auteur de mon être!
Béni soit le Seigneur, qui m'a fait reconnaître
Et m'a fait voir à nu cet Esprit plein de fiel,
Qui roula neuf grands jours des profondeurs du ciel!
O toi qui vas toujours rôdant sur notre terre,

Toi, le premier auteur de l'antique adultère,
Qui, regorgeant au ciel d'un orgueil infernal,
Pour être au moins un dieu te fis le dieu du mal;
Toi qui perdis enfin ma mère Ève la blonde;
Toi par qui le péché se rua sur le monde!

Satan le foudroyé, tu n'auras pas ma main;
Va-t-en chercher ailleurs à mordre au genre humain,
Comme Job sur sa paille et râclant sa vermine,
Je veux toujours rester sous la crainte divine;
Je veux, le cœur entier à tes piéges ouvert,
Imiter mon Sauveur tenté dans le désert;
Comme lui de mon pied repoussant tes largesses,
Je ne veux pas, Satan, de toutes tes richesses.
Esprit maudit, va-t-en; ailleurs tourne tes pas,

Satan, il est écrit : « Tu ne tenteras pas. »

Soudain je ne vis plus l'archange et la montagne...
Et comme auparavant j'errais par la campagne;
Mais je ne marchais plus, soucieux et pensif,
Le front bas et traînant un pied lourd et tardif.
Un vent tout embaumé me venait de la plaine,
Je respirais en paix de toute mon haleine,
J'allais, j'allais toujours, d'un pas souple et joyeux,
Foulant les belles fleurs et souriant aux cieux;
Et la face sereine, en mon ivresse folle,
Je redisais cent fois sur la sainte parole :

« Bienheureux, bienheureux sont les pauvres d'esprit! »

Car la terre leur chante et le ciel leur sourit ;
Ils connaissent la paix, ils vivent dans le monde,
Sur leur corps toujours droits la chair est ferme et ronde,
Pour eux toutes les nuits ont des sommes de fer,
Le pain quotidien n'a jamais rien d'amer ;
Enfin pauvres qu'ils sont, au dire de l'apôtre,
Ils sont riches de joie en ce monde et dans l'autre.
Sur la terre, ô mortels, envions bien leur sort,
Car toujours la pensée est l'enfer ou la mort.

IAMBE I.

IAMBE I.

On dira qu'à plaisir je m'allume la joue,
Que mon vers aime à vivre et ramper dans la boue,
Qu'imitant Diogène au cynique manteau,
Devant tout monument je roule mon tonneau,

Que j'insulte aux grands noms, et que ma jeune plume
Sur le peuple et les rois frappe avec amertume :
Que me font après tout les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase?
Si mon vers est trop cru, si sa bouche est sans frein,
C'est qu'il sonne aujourd'hui dans un siècle d'airain.
Le cynisme des mœurs doit salir la parole,
Et la haine du mal enfante l'hyperbole.
Or donc, je puis braver le regard pudibond,
Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond.

IAMBE II.

IAMBE II.

I.

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
    Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
    Sifflait et pleuvait par les airs ;

Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait;
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois.
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes;
C'était alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons!

II.

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,

Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corsets, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille,
Et sous le sabre détesté,
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III.

C'est que la liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain;

Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
    Qui met du blanc et du carmin;
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
    A la voix rauque, aux durs appas;
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
    Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
    Aux longs roulemens des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
    Des cloches et des canons sourds;
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
    Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
    Avec des bras rouges de sang.

IV.

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut;
Qui plus tard entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amans,
Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans;
C'est cette femme enfin qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs,
Dans nos murs mitraillés tout d'un coup revenue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne

Aux mains des Français soulevés,
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

V.

Mais, ô honte! Paris si beau dans sa colère,
Paris, si plein de sa majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,

Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux ;
Paris, n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courans de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux ;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelque bout de galons ;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes,
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI.

Ainsi quand dans sa bauge aride et solitaire
Le sanglier frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord,
Lorsque blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens;
Toute la meute alors comme une vague immense,
Bondit; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces

Roulent de vallons en vallons;
Chiens courans et limiers, et dogues et molosses,
Tout se lance, et tout crie, Allons;
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons, les chiens sont rois,
Le cadavre est à nous, payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois;
Allons, nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou;
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl:
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ces flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne

Avec un os demi-rongé,

Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne

Jalouse et le poil alongé,

Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,

Son os dans les dents arrêté,

Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :

« Voici ma part de royauté. »

Août 1830.

IAMBE III.

IAMBE III.

I.

J'ai vu pendant trois jours, j'ai vu plein de colère
Bondir et rebondir le lion populaire,
Sur le pavé sonnant de la grande cité.
Je l'ai vu tout d'abord, une balle au côté,

Jetant ses crins à l'air ; et sa gueule vorace
Tordre à double replis les muscles de sa face ;
J'ai vu son col enfler, son orbite rougir,
Ses grands ongles claquer, et tout son corps rugir.....
Puis je l'ai vu tomber, écumant et terrible
A travers flamme et fer et la mêlée horrible
Sur les marches du Louvre..... et là, le poil en sang
Et ses larges poumons lui battant dans le flanc,
La langue toute rouge et la gueule béante ;
Haletant, je l'ai vu de sa croupe géante,
Inondant le velours du trône culbuté,
Y vautrer tout du long sa fauve majesté.

II.

Alors, j'ai vu soudain une foule sans nombre,

Se traîner à plat-ventre à l'abri de son ombre.
J'ai vu, pâles encor du seul bruit de ses pas,
Mille nains grelotans lui tendre les deux bras ;
Alors, on caressa ses flancs et son oreille,
On lui baisa le poil, on lui cria merveille,
Et chacun lui léchant les pieds, dans son effroi
Le nomma son lion, son sauveur et son roi.
Mais, lorsque bien repu de sang et de louange,
Jaloux de secouer les restes de sa fange,
Le monstre à son réveil voulut faire le beau ;
Quand ouvrant son œil jaune et remuant sa peau,
Le crin dur, il voulut, comme l'antique athlète,
Sur son col musculeux dresser toute sa tête,
Lorsqu'enfin il voulut, le front échevelé,
Rugir en souverain, — il était muselé.

Décembre 1850.

IAMBE IV.

IAMBE IV.

I.

Un jour que de l'État le vaisseau séculaire,

Fatigué trop long-temps du roulis populaire,

Ouvert de toutes parts, à demi démâté,

Sur une mer d'écueil, sous des cieux sans étoiles,

Au vent de la Terreur qui déchirait ses voiles,
S'en allait échouer la jeune Liberté,

Tous les rois de l'Europe attentifs au naufrage,
Tremblèrent qnc la masse heurtant quelque rivage,
Ne mît du même choc, les trônes au néant ;
Alors, comme forbans qui guettent une proie,
On les vit tous s'abattre avec des cris de joie,
Sur les flancs dégarnis du colosse flottant.

Mais, lui, tout mutilé des coups de la tempête,
Se dressa sur sa quille, et relevant sa tête,
Hérissa ses sabords d'un peuple de héros,
Et reveillant soudain ses foudres désarmées,

Comme un coup de canon, lâcha quatorze armées,
Et l'Europe à l'instant rentra dans son repos.

II.

Sombre Quatre-vingt-treize, épouvantable année,
De lauriers et de sang, grande ombre couronnée
Du fond des temps passés ne te relève pas!
Ne te relève point, pour contempler nos guerres,
Car nous sommes des nains à côté de nos pères,
Et ta pitié rirait de nos maigres combats.

Oh! nous n'avons plus rien de ton antique flamme,

Plus de force au poignet, plus de vigueur dans l'âme,
Plus d'ardente amitié pour les peuples vaincus,
Et quand parfois au cœur il nous vient une haine,
Nous devenons poussifs et nous n'avons d'haleine,
Que pour trois jours au plus.

Janvier 1831.

IAMBE V.

IAMBE V.

I.

Dans le pays de France aujourd'hui que personne
    Ne peut chez soi rester en paix,
Et que de toutes parts l'ambition bourgeonne
    Sur les crânes les plus épais,

Tout est en mouvement sur la place publique;
    Le verbe haut et le cœur plein,
Chacun bourdonne autour de l'œuvre politique,
    Chacun y veut mettre la main.
Là, courent tous les gens de bras et de parole,
    Poète, orateur et soldat,
Tout ce qui veut paraître et jouer quelque rôle,
    Dans le grand drame de l'état;
Tout, des hauts carrefours abonde sur la place,
    Et haletant, pressant le pas,
Tout sur le noir pavé se précipite en masse,
    Et vers le peuple tend les bras.

II.

Certes le peuple est grand, maintenant que sa tête

A secoué ses mille freins ;
Que, l'ouvrage fini, comme un robuste athlète,
Il peut s'appuyer sur ses reins ;
Il est beau ce colosse à la mâle carrure,
Ce vigoureux porte-haillons ;
Ce sublime manœuvre à la veste de bure
Teinte du sang des bataillons ;
Ce maçon qui d'un coup vous démolit des trônes,
Et qui, par un ciel étouffant,
Sur les larges pavés fait bondir les couronnes
Comme le cerceau d'un enfant.
Mais c'est pitié de voir, avec sa tête rase,
Son corps sans pourpre et sans atour,
Ce peuple demi-nu, comme ceux qu'il écrase,
Comme les rois, avoir sa cour ;
Oui, c'est pitié de voir, à genoux sur sa trace,

Un troupeau de tristes humains
Lui cracher chaque jour tous leurs noms à la face,
Et ne jamais lâcher ses mains;
D'entendre autour de lui mille bouches mielleuses,
Souillant le nom de citoyen,
Lui dire que le sang orne des mains calleuses,
Et que le rouge lui va bien;
Que l'inflexible loi n'est que son vain caprice,
Que la justice est dans son bras,
Sans craindre qu'en ses mains l'arme de la justice
Ne soit l'arme des scélérats.

III.

Est-ce donc un besoin de la nature humaine

Que de toujours courber le dos?
Faut-il du peuple aussi faire une idole vaine,
Pour lui jeter de vains propos?
A peine relevé faut-il qu'on se rabaisse?
Faut-il oublier avant tout ,
Que la liberté sainte est la seule déesse
Que l'on n'adore que debout?
Hélas ! nous vivons tous dans un temps de misère,
Un temps à nul autre pareil,
Où la corruption mange et ronge sur terre
Tout ce qu'en tire le soleil;
Où dans le cœur humain l'égoïsme déborde,
Où rien de bon n'y fait séjour;
Où partout la vertu montre bientôt la corde,
Où le héros ne l'est qu'un jour;
Un temps où les sermens et la foi politique

Ne soulèvent plus que des ris;
Où le sublime autel de la pudeur publique
Jonche le sol de ses débris;
Un vrai siècle de boue, où, tous tant que nous sommes,
Chacun se vautre et se salit;
Où, comme en un linceul, dans le mépris des hommes,
Le monde entier s'ensevelit!

Pourtant, si quelque jour de ces fangeux abîmes,
Où nous roulons aveuglément,
De ce chaos immense où les âmes sublimes
Apparaissent si rarement,

Tout d'un coup, par hasard, s'il en surgissait une,
Au large front, au bras charnu ;
Une âme toute en fer, sans peur à la tribune,
Sans peur devant un glaive nu ;
Si cette âme, en un mot, saisissant le vulgaire,
Et le frappant de son éclat,
Montait avec l'appui de la main populaire
S'asseoir au timon de l'état ;
Alors je lui crierais de ma voix de poète
Et de mon cœur de citoyen :
Homme placé si haut, ne baisse pas la tête,
Marche, marche, et n'écoute rien !
Laisse-le peuple en bas applaudir à ton rôle,
Et se repaître de ton nom ;
Laisse-le te promettre un jour même l'épaule
Pour te porter au Panthéon !

Marche! et ne pense pas à son temple de pierre;
Souviens-toi que, changeant de goût,
Sa main du Panthéon peut chasser ta poussière,
Et la balayer dans l'égout!
Marche pour la patrie, et, sans qu'il nous en coûte,
Marche en ta force et le front haut;
Et dût ton pied heurter, à la fin de ta route,
Les planches de quelque échafaud;
Dût ton front de génie et ta tête sublime
Tomber enfin avec le jour,
Du peuple, quel qu'il soit, ne cherche que l'estime,
Ne redoute que son amour!...

V.

La popularité! — c'est la grande impudique

Qui tient dans ses bras l'univers,
Qui, le ventre au soleil, comme la nymphe antique,
Livre à qui veut ses flancs ouverts !
C'est la mer ! c'est la mer ! — d'abord calme et sereine,
La mer, aux premiers feux du jour,
Chantant et souriant comme une jeune reine ;
La mer blonde et pleine d'amour ;
La mer baisant le sable, et parfumant la rive
Du baume enchanteur de ses flots,
Et berçant sur sa gorge ondoyante et lascive
Son peuple brun de matelots ; —
Puis la mer furieuse et tombée en démence,
Et de son lit silencieux
Se redressant géante avec sa tête immense,
Et tordant ses bras dans les cieux ;
Puis courant çà et là, hurlante, échevelée ;

Et sous la foudre et ses carreaux,
Bondissant, mugissant dans sa plaine salée,
Comme un combat de cent taureaux;
Puis, le corps tout blanchi d'écume et de colère,
La bouche torse et l'œil errant;
Se roulant sur le sable, et déchirant la terre,
Avec le râle d'un mourant;
Puis, comme la bacchante, enfin lasse de rage
N'en pouvant plus, et sur le flanc
Retombant dans sa couche, et jetant à la plage
Des têtes d'hommes et du sang!...

Février 1831.

IAMBE VI.

IAMBE VI.

Comme un vent orageux, des bruits rauques et sourds
Roulent soudainement de faubourgs en faubourgs;
Les portes des maisons, les fenêtres bondissent,
Les marteaux sur le bronze à grands coups retentissent,

La peur frappe partout, et les vieillards chenus,
Les femmes se hâtant, et les enfans pieds nus
D'un grand œil étonné regardant ce qui passe,
Tout sous les toits voisins, pêle-mêle s'entasse;
Tout fuit, et dans la rue un vaste isolement
Succède tout d'un coup à ce grand mouvement,
Et l'Émeute paraît, l'Émeute au pied rebelle
Poussant avec la main le peuple devant elle;
L'Émeute aux mille fronts, aux cris tumultueux,
Grossit à chaque bond ses rangs impétueux,
Et le long des grands quais où son flot se déroule,
Hurle en battant les murs comme une femme soûle.

Où va-t-elle aujourd'hui? de ses longues clameurs
Va-t-elle épouvanter le sénat en rumeurs?

Vient-elle secouer sur le front des ministres
Tout le sang répandu pendant les jours sinistres ?
Non, l'Émeute à longs flots inondant le saint lieu,
Bondit comme un torrent contre les murs de Dieu.
La haine du pontife aujourd'hui la travaille ;
Son front comme un bélier bat la sainte muraille ;
Sur les dalles de pierre, en bas de leurs autels
Roulent confusément les vases immortels.
Adieu, le haut parvis, adieu, les saints portiques,
Adieu, les souvenirs, les croyances antiques,
Tout tombe, tout s'écroule avec la grande croix,
Christ est aux mains des juifs une seconde fois.

O ma mère patrie, ô déesse plaintive,
Ah ! toujours verra-t-on dans la ville craintive

IAMBE VII.

I.

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain;
Allons, à large pelle, à grand bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain;

Donne force pâture à ta grande fournaise,
Car, pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bon, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence;
Chaque lingot se prend au flanc.
Ce ne sont que des bonds, que hurlemens, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer,
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme trois damnés dans l'enfer. —
Enfin, l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots, chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain!

Allons, impétueux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source
Comme une flamme d'un volcan!
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave,
Précipite en bloc ta fureur,
Dans ton moule d'acier, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

II.

Encor Napoléon! encor sa grande image!
Ah! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage

Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal
Comme un voleur honteux son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un houra monotone ,
Ébranler le bronze puissant ;
Et quand sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chûte et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain.
Le Hun, le Hun stupide à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,

Traîna le front de l'empereur.
Ah! pour qui porte un cœur sous sa gauche mamelle
Ce jour pèse comme un remords;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres,
Entasser ses lourds chariots;
Je l'ai vue arracher l'écorse de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair;
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air;
J'ai vu, jeunes Français! ignobles libertines,
Nos femmes belles d'impudeur,
Aux regards d'un cosaque étaler leurs poitrines,

Et s'enivrer de son odeur.

Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,

Pour tous ces outrages sans nom,

Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine.....

Sois maudit, ô Napoléon !

III.

O Corse ! à cheveux plats, que ta France était belle,

Au grand soleil de messidor !

C'était une cavale indomptable et rebelle,

Sans frein d'acier ni rênes d'or ;

Une jument sauvage à la croupe rustique,

Fumante encor du sang des rois,

Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois,
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnois de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battans,

Pour champs de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations;
Quinze ans, elle passa fumante à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,

Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardens,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents,
Elle se releva; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

IV.

Maintenant tu renais de ta chûte profonde:

Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
La gorge de la Liberté;
Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger;
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges;
Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles.

Son nom dans tous les carrefours
Résonne incessamment, comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours.
Puis de ces hauts quartiers, où le peuple foisonne,
Paris, comme un vieux pélerin,
Redescend tous les jours au pied de la colonne
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous leurs pleurs;
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole,
Autour du grand Napoléon.

V.

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires,
Apôtres de l'humanité,
Hommes sages, passez, comme des fronts vulgaires
Sans reflet d'immortalité!
Du peuple vainement vous allégez la chaîne,
Vainement tranquille troupeau,
Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau;
Sitôt qu'à son déclin, votre astre tutélaire
Épanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue,
Le peuple perdra votre nom;

Car, il ne se souvient que de l'homme qui tue
    Avec le sabre ou le canon;
Il n'aime que le bras qui, dans des champs humides,
    Par milliers fait pourrir ses os,
Il aime qui lui fait bâtir des pyramides,
    Porter des pierres sur le dos.
Le peuple, — c'est enfin la fille de taverne,
    La fille buvant du vin bleu,
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
    Un corps de fer, un œil de feu,
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
    N'a d'amour chaud et libertin,
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille,
    Depuis le soir jusqu'au matin.

Mai 1831.

IAMBE VIII.

IAMBE VIII.

I. — LA GUERRE.

Mère ! il était une ville fameuse :
Avec le Hun, j'ai franchi ses détours,
J'ai démoli son enceinte fumeuse,
Sous le boulet j'ai fait crouler ses tours.

J'ai promené mes chevaux par les rues,
Et sous le fer de leurs rudes sabots
J'ai labouré le corps des femmes nues
Et des enfans couchés dans les ruisseaux;
J'ai sur la borne, au plus fort du carnage,
Le corps frotté de suif et de saindoux,
Brutalement et le front tout en nage,
Sur un sein vierge essuyé mon poil roux;
Puis j'ai traîné sur mes pas l'Incendie,
Et l'Incendie hurlant matin et soir
A nettoyé de sa langue hardie,
Les vieux moëllons inondés de sang noir.
Hura! hura! j'ai courbé la rebelle,
J'ai largement lavé mon vieil affront,
J'ai vu des morts à hauteur de ma selle;
Hura! j'ai mis les deux pieds sur son front.

Tout est fini, maintenant, et ma lame
Pend inutile à côté de mon flanc,
Tout a passé par le fer et la flamme,
Toute muraille a sa tache de sang;
Les chiens vaguant sur leurs maigres échines,
Dans les ruisseaux n'ont plus rien à lécher,
Tout est désert, l'herbe pousse aux ruines;
O mort! ô mort! je n'ai rien à faucher.

II. — LA PESTE.

Mère! il était un peuple plein de vie,
Un peuple ardent et fou de liberté...
Eh bien! soudain des champs de Moscovie

Je l'ai frappé de mon souffle empesté.
Alors, alors, dans les plaines humides
Le fossoyeur a levé ses grands bras,
Et par milliers les cadavres livides
Comme de l'herbe ont encombré ses pas.
Mieux que la balle et les larges mitrailles,
Mieux que la flamme et l'implacable faim,
J'ai déchiré les mortelles entrailles,
J'ai souillé l'air et corrompu le pain;
J'ai tout noirci de mon haleine errante,
De mon contact j'ai tout empoisonné,
Sur le téton de sa mère expirante
Tout endormi j'ai pris le nouveau né.
J'ai dévoré même au sein de la guerre
Des camps entiers de carnage fumant,
J'ai frappé l'homme au bruit de son tonnerre,

J'ai fait combattre entre eux des ossemens;
Enfin, partout l'humaine créature
Sur un sol nu, sanglant et crevassé,
Gît maintenant pleine de pourriture,
Comme un chien mort au revers d'un fossé.
Partout, partout, le noir corbeau béquète,
Partout, les vers ont des corps à manger,
Pas un vivant, et partout un squelette...
O mort! ô mort! je n'ai rien à ronger.

III. — LA MORT.

Tristes fléaux, créatures hideuses!
Oh! mes enfans, de moi que voulez-vous?

Cessez, cessez vos plaintes hasardeuses,
Et sur la pierre étendez vos genoux.
Le sang toujours ne peut rougir la terre,
Les chiens toujours ne peuvent pas lécher;
Il est un temps où la peste et la guerre
Ne trouvent plus de vivans à faucher;
Il est un jour où la chair manque au monde,
Où, sur le sol, le mal toujours ardent,
Comme sur l'os d'une charogne immonde
Ne trouve plus à repaître sa dent.
Enfans hideux, couchez-vous dans mon ombre,
Et sur la pierre étendez vos genoux,
Dormez, dormez! sur notre globe sombre;
Tristes fléaux, je veillerai pour vous.
Dormez, dormez! je prêterai l'oreille
Au moindre bruit par le vent apporté,

Et quand de loin, comme un vol de corneille,
S'élèveront des cris de liberté,
Quand j'entendrai de pâles multitudes,
Des peuples nus, des milliers de proscrits,
Jeter à bas leurs vieilles servitudes,
En invoquant mon nom sur leurs débris.
Enfans hideux, pour finir votre somme,
Comptez sur moi; car j'ai l'œil vide et creux,
Je ne dors pas, et ma bouche aime l'homme,
Comme la fièvre aime le malheureux.

IAMBE IX.

IAMBE IX.

Il arrive souvent certains jours dans l'année
Où, comme un vieux chef d'homme, on a l'âme inclinée,
Où la jambe trébuche, où l'on marche sans voir,
Et lorsque l'on regarde on ne voit que du noir.

Jours mauvais, car partout où votre pied se pose,
Nature vous grimace une vilaine chose.
L'onde est forte et bourbeuse en passant sous le pont,
Le ciel noirâtre ou gris vous pèse comme plomb,
L'arbre comme un corps nu dans sa branche frissonne,
Le vent glace, et dans l'air la cloche qui résonne
Semble un mourant qui geint par le mal harassé,
Partout un corbillard emmène un trépassé,
Partout nombre de gueux qui demandent l'aumône,
Partout des yeux éteints et des fronts pleins de jaune;
Enfin, si, désertant le tumulte et le bruit,
Tout au fond d'un faubourg, en un petit réduit,
Par hasard vous allez pour consoler votre âme
La suspendre un moment aux lèvres d'une femme,
Le noir vous suit encor dans cette volupté;
Et là, bien qu'en ses bras l'amour vous ait jeté,

Bien que sur deux beaux yeux votre lèvre se joue
A travers le satin de la plus belle joue,
Sous la peau la plus fine et le plus doux transport
Vous sentez percer l'os d'une tête du mort.

IAMBE X.

IAMBE X.

Il est, il est sur terre une infernale cuve ,
On la nomme Paris; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;

C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption
Où la fange descend de toute nation;
Et qui de temps en temps plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

Là, dans ce trou boueux, le timide soleil
Vient poser rarement un pied blanc et vermeil;
Là, les bourdonnemens nuit et jour dans la brume
Montent sur la cité comme une vaste écume;
Là, personne ne dort, là, toujours le cerveau
Travaille, et comme l'arc tend son rude cordeau.
On y vit un sur trois, on y meurt de débauche;
Jamais le front huilé, la mort ne vous y fauche,

Car les saints monumens ne restent dans ce lieu
Que pour dire : Autrefois il y avait un Dieu.

Là, tant d'autels debout ont roulé de leurs bases,
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,
Tant de cultes naissans sont tombés sans mûrir,
Tant de grandes vertus, là, s'en vinrent pourir,
Tant de chars meurtriers creusèrent leur ornière,
Tant de pouvoirs honteux rougirent la poussière,
De révolutions au vol sombre et puissant
Crevèrent coup sur coup leurs nuages de sang,
Que l'homme, ne sachant où rattacher sa vie,
Au seul amour de l'or se livre avec furie.

Misère ! après mille ans de bouleversemens,

De secousses sans nombre et de vains erremens,
De trônes abolis, de royautés superbes
Dans les sables perdus, et couchés dans les herbes,
Le Temps, ce vieux coureur, ce vieillard sans pitié,
Qui va, par toute terre, écrasant sous le pié
Les immenses cités regorgeantes de vices;
Le Temps, qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

Toujours même fracas, toujours même délire,
Même foule de mains à partager l'empire,
Toujours même troupeau de pâles sénateurs,
Mêmes flots d'intrigans et de vils corrupteurs,
Même dérision du prêtre et des oracles,

Même appétit des jeux, même soif des spectacles,
Toujours même impudeur, même luxe effronté,
En chair vive et en os même immoralité;
Mêmes débordemens, mêmes crimes énormes,
Moins l'air de l'Italie et la beauté des formes.

La race de Paris, c'est le pâle voyou
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou;
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure
Paresseux et flanant, et loin de sa demeure
Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs;
Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère,
Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère;
C'est le libertinage enfin en raccourci,

Sur un front de quinze ans c'est le vice endurci.

Et pourtant il est brave, il affronte la foudre,
Comme un vieux grenadier il mange de la poudre,
Il se jette au canon en criant : Liberté !
Sous la balle et le fer il tombe avec beauté.
Mais que l'Émeute aussi passe devant sa porte,
Soudain l'instinct du mal le saisit et l'emporte,
Et le voilà, courant en bande de vauriens,
Molestant le repos des tremblans citoyens,
Et hurlant, et le front barbouillé de poussière,
Prêt à jeter à Dieu le blasphème et la pierre.

O race de Paris, race au cœur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé !

Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes
Ainsi que des fiévreux tous les porte-couronnes !
Flot hardi qui trois jours s'en va battre les cieux
Et qui retombe après, plat et silencieux !
Race unique en ce monde ! effrayant assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge !
Race qui joue avec le mal et le trépas,
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas !

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris ; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
C'est un volcan fumeux, et toujours en haleine
Qui remue à longs flots de la nature humaine,

Un précipice ouvert à la corruption
Où la fange descend de toute nation,
Et qui de temps en temps plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

IAMBE XI.

IAMBE XI.

Nous avons tout perdu, tout jusqu'à ce gros rire
Gonflé de gaîté franche et de bonne satire,
Ce rire d'autrefois, ce rire des ayeux
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux :

Le rire sans envie et sans haine profonde
Pour n'y plus revenir est parti de ce monde.
Quel compère joyeux que le rire autrefois!
Maintenant il est triste, il chante à demi-voix,
Il incline la tête et se pince la lèvre;
Chaque pli de sa bouche est creusé par la fièvre :
Adieu le vin, l'amour, et les folles chansons!
Adieu les grands éclats, les longues pamoisons!
Plus de garçon joufflu, bien frais, et dans sa gloire
Chantant à plein gosier les belles, après boire;
Près d'un jambon fumé, plus de baisers d'époux,
Plus de bruyans transports, plus de danse de fous,
Plus de boutons rompus, plus de bouffonnerie :
Mais du cynisme à force et de l'effronterie,
De la bile à longs flots, des traits froids et mordans,
Comme au fond de l'enfer des grincemens de dents,

Et puis la lâcheté, l'insulte à la misère,
Et des coups au vaincu, des coups à l'homme à terre.....

Ah! pour venir à nous le front morne et glacé,
Par quels affreux chemins, vieux rire, as-tu passé?
Les éclats de ta voix, comme hurlemens sombres,
Ont retenti long-temps à travers des décombres,
Dans les villes en pleurs, sur le blé des sillons
Ils ont réglé long-temps le pas des bataillons;
Long-temps ils ont mêlé leurs notes infernales
Au bruit du fer tombant sur les têtes royales,
Et, suivant dans Paris le fatal tombereau,
Mené plus d'un grand homme au panier du bourreau:
Rire! tu fus l'adieu qu'en délaissant la terre
De son lit de douleur laissa tomber Voltaire;

Rire de singe assis sur la destruction,
Marteau toujours brûlant de démolition,
Depuis ce jour, Paris te remue à toute heure,
Et sous tes coups puissans rien de grand ne demeure.

Ah! malheur au talent plein de vie et d'amour
Qui veut se faire place et paraître au grand jour,
Malheur, malheur cent fois à la muse choisie
Qui veut livrer son aile au vent de poésie!
En vain elle essaira dédaigneuse du sol,
Sur le bruit des cités de prendre son beau vol,
Le rire à l'œil stupide, est là, qui la regarde,
Et qui, jaloux des lieux où son pied se hasarde,
Comme un miasme ardent, ou comme un plomb mortel,
Montera la frapper aux campagnes du ciel;

Et cette âme perdue aux voûtes éternelles,
Qui, devant le soleil ouvrant ses belles ailes,
Allait, dans son transport, chez la divinité
Exhaler quelque chant plein d'immortalité;
Pauvre âme, atteinte encor au bord de la carrière,
Triste, penchant la tête et fermant la paupière,
Elle retombera dans son cloaque impur,
Et s'en ira bien loin, vers quelque coin obscur,
Gémissante, traînant l'aile et perdant sa plume,
Mourir avant le temps, le cœur gros d'amertume.

IAMBE XII.

IAMBE XII.

I.

O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
O muse, qu'as-tu fait de ta blanche tunique?
Prêtresse du saint temple, oh! que sont devenus
Les ornemens sacrés qui couvraient tes pieds nus?

Et les cheveux dorés relevés sur ta tête,
Et le grave cothurne, et la lyre poète,
Et les voiles de lin, en ta marche à longs plis
Flottant et balayant les dalles du parvis,
Et le fleuve éternel de tes larmes pieuses
Et tes sanglots divins, douleurs harmonieuses?
O belle fille antique! ô toi qu'on adorait!
De tes chastes habits, prêtresse, qu'as-tu fait?
Tu les as échangés contre des haillons sales;
Ton beau corps est tombé dans la fange des halles,
Et ta bouche oubliant l'idiome de miel
Qu'elle semblait puiser dans les concerts du ciel,
Ta bouche, aux passions du peuple descendue
S'est ouverte aux jurons de la fille perdue.

II.

C'en est fait aujourd'hui de la beauté de l'art !
Car l'immoralité levant un œil hagard
Se montre hardiment dans les jeux populaires ;
Les théâtres partout sont d'infâmes repaires,
Des autels de débauche, où le vice éhonté
Donne pour tous les prix leçon d'impureté.
C'est à qui chaque soir sur leurs planches banales
Étalera le plus de honte et de scandales,
A qui déroulera dans un roman piteux
Des plus grossières mœurs les traits les plus honteux,
Et sans respect aucun pour la femme et pour l'âge,
Fera monter le plus de rougeur au visage.

Allez, homme au cœur pur, allez en curieux
Heurter vos pieds, le soir à tous ces mauvais lieux;
Dans ces antres infects, descendez quand la brume
Sur la grande cité comme un fallot s'allume,
Vous verrez au milieu d'un fleuve de sueur
Sous un pâle soleil et sa jaune lueur,
Sans haleine, sans pouls, et les lèvres muettes,
Tout un peuple accroupi sur de noires banquettes,
Écoutant à plaisir la langue des bourreaux,
Apprivoiser ses yeux au sang des échafauds;
Vous y verrez sous l'œil des pères de familles,
De lubriques tableaux apprendre aux jeunes filles,
Comment sur un sopha, sans remords et sans peur,
On ouvre à tout venant et sa jambe et son cœur :
Comment font les deux mains d'un homme qui viole;
Comment à ses transports une femme s'immole,

Et les femmes, au bout de ces drames impurs,
Haletantes encor, l'œil en feu, les seins durs,
D'un pied lent, désertant la salle solitaire
Regagner leur foyer en rêvant l'adultère.
Voilà, voilà pourtant, l'air fétide, empesté
Que l'art de ses rameaux verse sur la cité;
L'air malsain, que Paris, comme une odeur divine,
Vient humer chaque soir de toute sa poitrine!
Arbre impur! on dirait que ton front dégarni
Ne porte plus au ciel qu'un feuillage jauni;
Et que les fruits tombés de ta branche sonore,
Comme ceux qui poussaient aux arbres de Gomorrhe,
Sous la lèvre du peuple amers et tout flétris
Ne sont que cendre sèche et que germes pourris!

III.

Ah! dans ces temps maudits, les citoyens iniques
Ne sont pas tous errant sur les places publiques;
Ce ne sont pas toujours ces rudes affamés
Aux seins poilus, aux bras péniblement armés,
Ces pauvres ouvriers hurlant comme une meute,
Et que le ventre seul mène et pousse à l'émeute;
Ces hommes de ruine et de destruction
Ne soufflent pas le vent de la corruption,
Leur bras n'atteint jamais que l'aride matière;
Ils ébranlent le marbre, ils attaquent la pierre;
Et quand le mur battu tombe sur le côté,
Leur torrent passe et fuit comme un torrent d'été.

Mais les hommes pervers, mais les hommes coupables,
Dont le pied grave au sol des traces plus durables,
Ce sont tous ces auteurs, qui, le scalpel en main,
Cherchent, les yeux ardens, au fond du cœur humain,
La fibre la plus vive, et la plus sale veine
Pour en faire jaillir des flots d'or à main pleine.
Les uns vont calculant du fond du cabinet,
D'un spectacle hideux le produit brut et net,
D'autres aux ris du peuple, aux brocards de l'école,
Promènent sans pitié l'encensoir et l'étole;
D'autres déshabillant la céleste pudeur,
Ne laissent pas un voile à l'humaine candeur;
Puis viennent les maçons de la littérature,
Qui, portant le marteau sur toute sépulture,
Courent de siècle en siècle arracher par lambeaux
Les crimes inouis qui dorment aux tombeaux!

Sombres profanateurs, avides de dépouilles,
Ils n'attendent pas même au milieu de leurs fouilles
Que la terre qui tombe ait refroidi les morts ;
De la fosse encor fraîche ils retirent les corps,
Et sans crainte de Dieu, leurs bras, leur bras obscène
Les livre encor tout chauds aux clameurs de la scène.

IV.

Ils ne savent donc pas, ces vulgaires rimeurs,
Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs !
Ils ne savent donc pas que leurs plumes grossières
Referment les sillons creusés par les lumières !
Combien il est affreux d'empoisonner le bien,
Et de porter le nom de mauvais citoyen !

Ils ne savent donc pas la sanglante torture,
De se dire, à part soi : J'ai fait une œuvre impure ;
Et de voir ses enfans à la face du ciel
Baisser l'œil, et rougir du renom paternel!
Non, le gain les excite et l'argent les enfièvre,
L'argent leur clôt les yeux et leur noircit la lèvre,
L'argent, l'argent fatal, dernier Dieu des humains,
Les prend par les cheveux, les secoue à deux mains,
Les pousse dans le mal, et pour un vil salaire
Leur mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.
Honte à eux ! car trop loin de l'atteinte des lois,
L'honnête homme peut seul les flétrir de sa voix !
Honte à eux ! car leur main jamais ne s'est lassée
A couvrir de laideur l'immortelle pensée !
De l'art, de l'art divin, ce bel enfant des cieux,
Créé pour enseigner la parole des Dieux,

Ils ont fait sur la terre un affreux cul-de-jatte,
Tronçon d'homme manqué, marchant à quatre pattes,
Et montrant aux passans des moignons tout sanglans,
Et l'ulcère honteux qui lui ronge les flancs !

IAMBE XIII.

IAMBE XIII.

Dante, vieux Gibelin! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poëte!

Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur.
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles
Est-ce le pli des ans, ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front si laborieusement?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire?
Ta dernière pensée, est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains?
Ah! le mépris va bien à la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira long-tems la plante de ses pieds :
Dante vit, comme nous, les factions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines;

Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes;
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes,
Et le mot de patrie, à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté.
O Dante Alighieri, poëte de Florence!
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance,
Amant de Béatrice à l'exil condamné,
Je comprends ton œil cave et ton front décharné,
Le dégoût qui te prit des choses de ce monde,
Ce mal de cœur sans fin, cette haine profonde
Qui te faisant atroce et te fouettant l'humeur,
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur.
Ainsi, d'après les mœurs de ta ville natale,
Artiste, tu peignis une toile fatale,

Et tu fis le tableau de sa perversité
Avec tant d'énergie et tant de vérité,
Que les petits enfans qui le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient, en contemplant ton front livide et vert,
Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer.

DESPERATIO,

IAMBE.

DESPERATIO,

IAMBE.

I.

Comme tout jeune cœur encor vierge de fiel,
J'ai demandé d'abord ma poésie au ciel.
Hélas! il n'en tomba qu'une réponse amère!
Pauvre fou, cria-t-il, que la pensée altère,

Toi qui haussant vers moi tes deux lèvres en feu,
Cherche, comme un peu d'eau, le pur souffle de Dieu,
Oh! de moi n'attends plus de célestes haleines,
Car le vent de la terre a desséché mes plaines;
Il a brûlé mes fleurs et dans son vol fougueux,
Fait mon sein plus pelé que la nuque d'un gueux.
L'encens humain parfois a beau fumer encore,
Ce n'est qu'un souvenir qui bientôt s'évapore;
Il retombe à la terre, et ne va pas plus haut
Que la voûte du temple et son froid échafaud;
L'homme enfin ne peut plus parler avec les anges,
J'ai perdu tous mes saints, mes vierges, mes archanges,
Tout ce peuple du ciel qu'aux regards des humains,
Un homme aimé de Dieu, poëte aux belles mains,
Raphael fit souvent descendre sur ses toiles.
Tout est mort maintenant, par de-là mes étoiles,

Par de-là mon soleil nul écho ne répond;
Et l'on ne trouve plus qu'un abîme profond,
Un vaste et sombre anneau sans châton et sans pierre,
Un gouffre sans limite, une nuit sans lumière,
Une fosse béante, un immense cercueil,
Et l'orbite sans fond dont l'homme a crevé l'œil.

II.

Plus de Dieu, rien au ciel! ah! malheur et misère!
Sans les cieux maintenant qu'est-ce donc que la terre?—
La terre!— Ce n'est plus qu'un triste et mauvais lieu,
Un tripot dégoûtant où l'or a tué Dieu,
Où mourant d'une faim qui n'est point assouvie,
L'homme a jauni sa face et décharné sa vie,
Où, vidant là son cœur, liberté, ciel, amour,

L'infâme a tout joué, tout perdu sans retour...
Un ignoble clapier de débauche et de crime,
Que la mort, à mon gré, trop lentement décime;
Un cloaque bourbeux, un sol gras et glissant,
Où lorsque le pied coule on tombe dans du sang;
Les débris d'un banquet où la face rougie,
Roule la brute humaine ; — une effroyable orgie !
Là sans frein, sans remords, et prête à tout métier,
La femelle s'étale à qui veut la payer;
Quant au mâle il en rit, il blasphême, il parjure,
Il jette à tout visage et la boue et l'injure;
Il tue, il démolit, il monte sur l'autel;
Sur l'or saint du calice il pose un bras charnel;
Puis il maudit tout haut la santé de son père,
Et même encore plein du téton de sa mère,
Sa première parole en sortant du maillot,

Est pour lui souhaiter de l'enterrer bientôt :
Tant la cupidité le travaille et le mange,
Tant l'or, ce Dieu de boue, emplit son cœur de fange,
Tant le souffle de l'or sur son front abattu,
Avant le premier poil fait tomber la vertu !

III.

Ainsi donc jette bas toute sainte pensée,
Comme un épais manteau dont l'épaule est blessée,
Comme un mauvais bâton dont tu n'as plus besoin,
Au premier carrefour jette là dans un coin ;
Puis, abaisse la tête et rentre dans la foule,
Là, sans but, au hasard, comme une eau qui s'écoule,
Loin, bien loin des sentiers battus par ton aïeul,
Dans ce monde galeux passe et marche tout seul ;

Ne presse aucune main, aucun front sur ta route;
Le cœur vide et l'œil sec, si tu peux fais-la toute,
Et quand viendra le jour où, comme un homme las,
Tout d'un coup malgré toi s'arrêteront tes pas,
Quand le froid de la mort, dénouant ta cervelle,
Dans le creux de tes os fera geler la moëlle,
Alors pour en finir, si par hasard tes yeux
Se relèvent encor sur la voûte des cieux,
Souviens-toi, moribond, que là haut tout est vide;
Va dans le champ voisin, prends une pierre aride,
Pose-la sous ta tête et sans penser à rien,
Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

TABLE.

FIN.